

©OYI LE TOURNEUR DTISON

Las Terrenas est aujourd'hui le « Saint-Tropez » des Caraïbes

Un parfum de paradis terrestre flotte toujours sur la presqu'île de Samana ; pour ceux qui savent emprunter les chemins de traverse, à l'écart des hauts lieux agités de la côte Est. Il y a peu de temps encore, rien n'avait entaché la beauté sauvage des lieux. Montagnes tapissées de forêts tropicales, mer caraïbe, plage de sable blanc sous l'ombre bienfaitrice de cocotiers majestueux. Et surtout pas de route, pas d'électricité, pas d'infrastructure touristique. Puisqu'inaccessible, ou presque, ce confetti de terre, situé au nord-est de l'île dominicaine, dans son écrin de couleurs chatoyantes, a paisiblement résisté aux assauts des promoteurs adeptes du béton façon Varadero. En fait, cette péninsule de rêve a connu un développement singulier, notamment à l'initiative de quelques curieux qui ont choisi de la transformer en un lieu de villégiature exotique, à l'écart du tourisme de masse et des plages bétonnées.

Las Terrenas, que l'on appelle volontiers aujourd'hui, « Le Saint-Tropez » des Caraïbes, davantage à cause du nombre d'anciens Tropicains qui y ont fait souche que de la véritable affiliation avec la mythique méditerranéenne, est devenue une véritable colonie française. Ce qui n'est pas le cas de Santa Barbara de Samana, la capitale régionale de la presqu'île, sur l'autre versant, ville sans charme, néanmoins vaste port pour yachts privés. Détruite par un incendie dans les années 1950, elle a perdu toutes ses maisons en bois de style victorien. Alors le béton a tracé sa route, incrustant sur le paysage une architecture sans âme ni grâce.

C'est donc à Las Terrenas qu'il est de bon ton de s'installer, là où la mer est d'une beauté troublante, d'un bleu transparent forçant vers l'émeraude, le sable aux douceurs de velours sous des colliers de hiératiques cocotiers. C'est là que tout a commencé pour les Français, à la fin des années 1970. Les premiers aventuriers en mal d'éden, rompant pour certains avec des

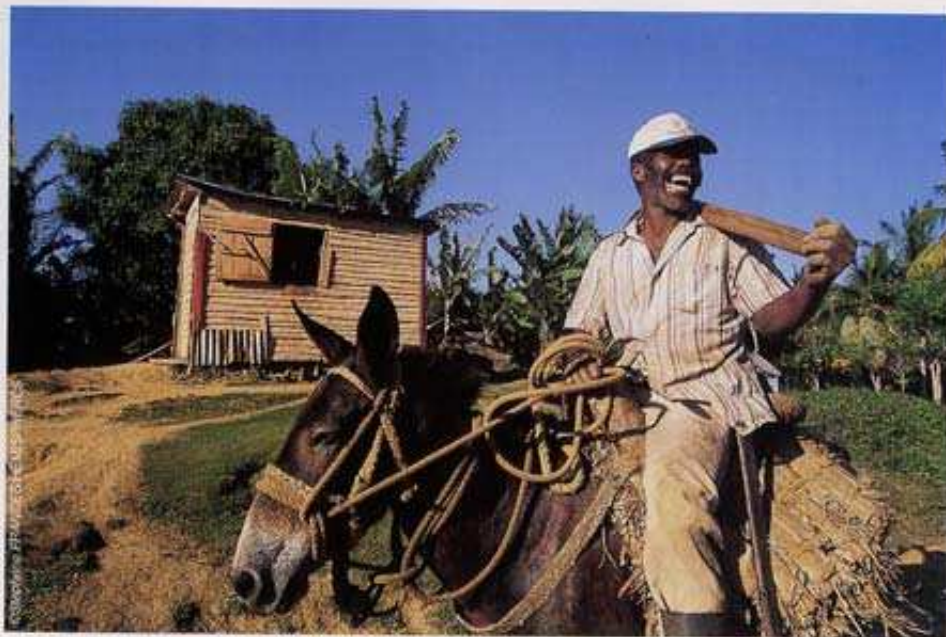
Antilles déjà trop apprivoisées, ont découvert ce coin exotique à souhait et n'ont plus voulu en repartir ; quant à tout prendre il est plus agréable d'ouvrir sa fenêtre chaque matin sur l'étendue bleu caraïbe plutôt que le couvercle de grisaille parisien. L'hôtel Tropic Banana marque le début de cette étonnante colonisation. Son propriétaire, René Techer, savoyard et entraîneur de l'équipe de France de ski dans les années 70, est venu un jour rendre visite à un copain. « *Quand je suis arrivé, tout était vierge. Las Terrenas, c'était un village de quatre cents habitants, sans eau, sans électricité, sans voiture. Pas un bruit. Juste le doux roulis des vagues.* » Il repart chercher son épouse. Ensemble ils ouvrent le premier hôtel de Las Terrenas. « *Cela fait vingt-sept ans que je suis ici et je ne m'en lasse pas. Chaque jour, je contemple la mer avec le même émerveillement.* » À l'époque, il fallait trois heures pour couvrir les dix-sept kilomètres de montagne jusqu'à Sanchez, et six heures pour atteindre Saint-Domingue. « *On recueillait l'eau de pluie dans des palmes et l'on était obligé d'aller toutes les semaines à la capitale pour se ravitailler* », poursuit le propriétaire d'une petite boutique d'artisanat.

LA PREMIÈRE GÉNÉRATION

Faire fortune ? Les plus anciens s'en défendent. « *Si j'avais voulu spéculer, j'aurais acheté toute la plage. Il y a vingt ans, les terrains ne coûtaient rien. Mais qui se serait douté de la soudaine expansion de Las Terrenas ?* » Naïfs alors ceux qui n'ont pas saisi l'occasion de s'enrichir maintenant que le moindre are vaut plusieurs centaines de dollars ? « *Nous sommes parfaitement heureux avec ce que nous avons*, explique l'épouse de René Techer. *Afin d'éviter d'avoir des voisins trop proches, nous avons juste acheté tous les terrains qui entourent l'hôtel.* »

Ci-dessus, à gauche : Les plages de Las Terrenas forment une magnifique baie ouverte sur une mer qu'aucun vent ne semble agiter. Son bleu caraïbe se mêle à l'azur de l'horizon.

Ci-contre, à droite : À Las Terrenas, de nombreuses maisons ont conservé leur cachet traditionnel. Construites en bois et peintes de couleurs vives, elles symbolisent la richesse du patrimoine dominicain.



Ici, les Dominicains ont conscience d'avoir été gâtés par les dieux

Ci-dessus à droite :
À l'intérieur de la presque île, là où aucune route n'a été construite, perdue l'existence paisible et débonnaire des Dominicains. Sur les chemins bordés de plantations luxuriantes, les hommes circulent à dos d'âne ou le plus souvent à pied.

Ci-contre, à gauche :
La rue principale de Las Terrenas est le lieu où tout se passe, où les gens se rencontrent, où les commerces abondent, où l'on peut louer vélos et motos pour des promenades à l'intérieur des terres.

Las Terrenas, aujourd'hui, une avenue de plusieurs kilomètres de long, quelques rues adjacentes, des maisons anodines, des commerçants à foison, une pléthore de bars et de restaurants à l'allure canaille en bordure de plage. Des Italiens et des Allemands sont venus s'accrocher à l'amarre de la filière française. D'après l'ambassade de France, quatre cent cinquante compatriotes sont officiellement répertoriés. Après la première génération d'expatriés, « les vieux machins » comme les appellent courtoisement leurs coreligionnaires, sont arrivés les « bourgeois », avec femme et enfants, et de l'argent à investir. Une excellente école française a ouvert ses portes pour les nouveaux venus et un Français, Henri Grau, a eu la bonne idée de créer sa propre école pour apprendre bénévolement sa langue aux Dominicains. Ce qui semblait indispensable puisque le développement de cet ancien village a amené de tous les coins de la République, des Dominicains heureux de trouver du travail et de mieux gagner leur vie que partout ailleurs. Alors bien sûr, en deux décennies, l'atmosphère a bien changé. « Les Dominicains, ils sont gentils, et sympathiques. Nous vivons ensemble sans problèmes », déclare la propriétaire d'une boutique qui remarque que « depuis une dizaine d'années, la population est beaucoup moins aventureuse. Il y a moins de fêtes, les gens sont devenus plus sérieux ». Avec eux, les Français ont amené leurs habitudes. La vitrine du boucher n'a rien à envier aux plus appétissants étals parisiens. Quatre pharmaciens font fortune avec le Viagra qui, ici, se vend comme des petits pains. Avec le soleil et les pluies, le sexe sous les Tropiques, c'est comme un jardin en pleine effervescence. N'est-ce pas en République dominicaine que furent ouverts par les colonisateurs, les prostíbulo, les premiers bordels du Nouveau Monde, après le premier hôpital, la première cathédrale, la première université et le premier génocide de l'humanité, celui des Indiens Taïnos ?

Alors Las Terrenas ? Une ville banale qui a eu la chance de se trouver le long d'une plage de carte postale ? Pierre Fayet, la soixantaine grisante, ancien GO du Club Med devenu journaliste pour *Le Routard*, évoque avec lucidité ce qui l'a retenu sur ce coin de terre où il vit en harmonie autant avec les Français qu'avec les indigènes : « Le climat jamais extrême, le régime politique plus facile qu'à Cuba et cette notion d'insularité qui n'existe pas car l'île est vaste, ce sont les trois raisons fondamentales qui m'ont poussé à vivre ici une retraite paisible. Mais dès que je ne me sentirai physiquement plus vaillant, je rentrerai en France. »

UNE PROSPÉRITÉ PARTAGÉE

Quant aux Dominicains de Las Terrenas, l'implantation française les a fait prospérer, a amené le confort, les écoles, un système de santé, le tourisme mais par chance, pas encore industriel. Derrière Las Terrenas, à l'intérieur de ces vallons luxuriants toujours inaccessibles aux voitures, les villages ont conservé la beauté innocente de la vie primitive. Précurseurs en matière d'écologie, ayant sous les yeux le désastre d'Haïti, les Dominicains établis au milieu d'une nature flamboyante, ont conscience d'avoir été gâtés par les dieux. Tout pousse à foison. Nicolas et son épouse Andrea vivent avec leurs cinq enfants dans leur ravissante maison en bois bleu au milieu d'un décor paradisiaque. Les enfants vont à l'école à pied et ne s'en plaignent pas. Quelques dindes, oies, poules et un cochon, des mangues, papayes, fruits de la passion à portée de bras, des légumes dans un petit enclos cultivé par Nicolas. Pourquoi iraient-ils s'installer ailleurs ? Avec cette gentillesse et cette chaleur humaine qui leur sont propres, ils accueillent avec un plaisir non feint les voyageurs qui s'aventurent sur les chemins de traverse, là où la vraie vie a quelque chance de perdurer pour quelque temps encore. III